

cier sa bonne mère. Bref, elle partit : mais, à peine avait-elle prononcé ses vœux, que la tempête politique, qui depuis longtemps menaçait la France, se déchaina dans toute sa fureur : on sait quels furent ses ravages. Les asiles où se réfugiait, comme dans un port sûr, l'innocence ou le repentir, n'échappèrent point à sa violence, et les habitants de ces retraites paisibles, chassés par l'ouragan, n'eurent d'autre parti à prendre que de se retirer au sein de leur famille. Laure revint, bien triste, dans son hameau natal, mais son séjour n'y fut pas de longue durée : elle devait boire jusqu'à la lie la coupe des tribulations, pour entrer dans la joie du divin époux qu'elle s'était choisie.

(A continuer.)

[Pour la Gazette des Familles.]

Terre—Ruines—Travail.

I.

La terre peut être regardée comme la véritable nourrice, comme la mère du genre humain. C'est d'elle que tout sort ; c'est de son sein fécond que naissent les moissons et les fruits qui servent à la nourriture de l'homme ; les fleurs qui réjouissent sa vue par leurs couleurs charmantes et variées ; les arbres

le protègent de leur ombre salutaire ; les matériaux dont il fait usage pour se bâtir des demeures solides et sûres ; les produits divers qui doivent le vêtir et le préserver des ardeurs du soleil pendant l'été et des atteintes du froid pendant l'hiver ; le fer, dont il fabrique les instruments nécessaires pour accomplir ses travaux de chaque jour ; les trésors les plus rares et les plus riches, les diamants, les métaux précieux, qu'il fait servir à son agrément et à ses plaisirs. Et la nature, en mettant à sa disposition tant de richesses inestimables, n'a rien exigé d'autre qu'une peine légère pour se les procurer, car on n'obtient rien sans peine ; la terre alors ne produit que des ronces et des épines, sans que l'homme ait à s'en plaindre, puisque cela ne peut arriver que par sa faute et qu'il n'a tenu qu'à lui qu'il en fût autrement. Il ne doit, en ce cas, accuser que sa paresse et sa négligence ; il eût suffi d'un coup de pioche, d'un tour de charrue pour obtenir de notre mère commune tout ce qu'il désirait ; qu'il bannisse toute crainte, jamais elle ne s'épuise, jamais elle ne se lasse de nous prodiguer tout ce qu'elle renferme. Plus on s'occupe d'elle, plus on prend de soins, et plus elle se montre reconnaissante et généreuse. Jamais on ne s'assujettit pour elle à la moindre fa-